

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |



## POESIE.

### LE PREMIER NÉ.

(Lettre d'une jeune mère à son amie.)

D'abord, mignonne, un gros baiser  
Comme autrefois toutes petites,  
Quand nous nous mettions à jaser,  
Quand nous nous rendons des visites.

Te souviens-tu comme il est loin  
Ce temps de folles équipées,  
Où nous prenions un si grand soin  
De la santé de nos poupées ?

“ Vous pleurerez, m'ont dit depuis  
Bien des gens, ces heures joyeuses.”  
Ils en ont menti, car je suis  
La plus heureuse des heureuses ;

Enfin j'en ai plus que ma part  
Et j'ai voulu que, la première,  
Tu susses par moi sans retard  
Que je t'aime et que je suis mère !

Oui, mignonne, un fils, et quel fils !  
Plus beau, bien plus beau que tout autre ;  
J'en ai connu de bien gentils,  
Mais pas un autant que le nôtre !

Sais-tu quel âge il a ? vingt jours,  
Et monsieur paraît tout comprendre ;  
Lorsque sur sa peau de velours  
Je l'embrasse, il veut me le rendre,

Et par des gestes maladroits  
Souriant de ses lèvres roses  
Il tâche avec ses petits doigts  
De m'expliquer un tas de choses ;

Puis tout à coup le cher petit  
Laisse aller sa tête vermeille  
Sur ma poitrine, il s'assoupit  
Et moi doucement je le veille,

Et prie d'un immense amour,  
Immobile, sur lui penchée,  
Je ne s'erais là tout le jour  
Comme un oiseau sur sa nichée.

Oh ! compter chaque battement  
Du cœur de ce cher petit ange,  
Craindre de faire un mouvement  
Qui le réveille ou le dérange !

Deviner sur son front si pur  
Ce livre où toute mère épèle  
Les songes, les rêves d'azur  
Qu'il fait abriter sous votre aile ;

Etre sûre qu'à son réveil  
On aura son premier sourire  
Et que son doux regard vermeil  
Traduira ce qu'il ne peut dire !

Puis sentir que l'on est pour lui,  
Au sein de la foule qui gronde,  
Le seul bien et l'unique appui  
Sur lequel il compte en ce monde.....

Mon mari rentre en ce moment,  
Il penche sa figure aimante  
Sur son fils, et tout doucement  
Embrasse la comarçonnante ;

Mais, par ce baiser, je sens bien  
Que tout bas il me remercie  
D'avoir mis ce tendre lien  
Et cet avenir dans sa vie ;

Sa voix est pleine de pitié,  
Son regard de reconnaissance,  
Et l'Amour avec l'Amitié  
Viennent de faire connaissance.



## FLEURS FANÉES.

(Pour l'Album de la Minerve.)

Erneste arrivait régulièrement de la ville le vendredi soir, passait le samedi et le dimanche chez son futur beau-père.

L'époque qui précède de quelques mois, de quelques semaines, de quelques jours, la date du mariage est unique dans notre existence. C'est la plénitude du bonheur, et l'on en jouit d'autant plus qu'à côté du charme indéfinissable de cette situation toute nouvelle pour l'âme, les préoccupations ordinaires de la vie semblent craindre de se faire sentir. C'est l'oubli de tout ce qui peut nous rattacher à la terre et c'est la révélation, l'épanouissement de tout ce qui, en nous, tient du génie divin et du monde idéal. « L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux. » Il n'est point d'heure dans la vie où l'on ne comprenne mieux ni plus vivement cette poétique vérité.

Le rayon de bonheur qui enveloppait les deux fiancés remplissait la maison. Ce n'est pas tout, quelque chose de la joie qu'il faisait naître en ce lieu, tendait à se répandre au dehors. On eut dit que le village mariait toutes ses filles et tous ses garçons à la fois. Aussi Ernest s'amusait-il à chanter, tandis que Louise l'accompagnait au piano.

• Nous ferons noces complètes,  
• Tout le village en sera !..... •

Quand arriva la fin du mois de juin, ce fut une autre affaire. Les toilettes que l'on déballait, fraîches, pimpantes et variées, attiraient les curieuses des quatre coins du village. Ernest, qui revenait désormais deux fois la semaine à la maison, n'était point un sujet de gêne pour les fillettes du voisinage. Depuis six semaines, toute la paroisse l'avait vu, et chacun avait un mot flatteur à dire à son endroit. Comme il se voyait le point de mire des regards et des observations, il avait cru, en homme sage, que mieux valait se faire de suite bien voir de tout de le monde. En conséquence, il avait fait des frais, et jamais succès en ce genre ne fut plus complet que que le sien. Les Dauzier, gens affables, vrai type de l'ancien Canadien, se prêtaient de bonnes grâces à ce mouvement de leur gendre—il en résultait que la maison ne vidait jamais. Tous les prétextes imaginables servaient aux amis et connaissances pour pénétrer chez eux. C'était une procession qui ne manquait point de pittoresque. Et il fallait voir si l'on parlait des préparatifs de la noce dans le village !

Le premier jour de juillet, Ernest devait venir passer la veillée à la maison, mais au lieu d'arriver sur les sept heures, il n'apparut que vers la fin de la soirée.

Comme on le pressait d'expliquer son absence, voyant l'air tant soit peu singulier qu'il mettait à s'excuser, il finit par dire :

C'est une aventure assez triste. Vous savez peut-être qu'un fou furieux s'est échappé de l'asile de Beauport au commencement de cette semaine et qu'il n'a pu être repris. On l'avait vu en maint endroit, mais toujours sans pouvoir s'en emparer. Ce malheureux répandait la terreur dans la paroisse voisine, et voilà que ce soir, dans la route Creuse, il est venu se jeter à la tête de mon cheval.....

—Votre cheval blanc ! s'écria Louise, qui pensait tout-à-coup à la prédiction de Marguiène.

—Mon cheval blanc, en effet. Mais soyez tranquille, je me suis tiré d'affaire en homme habile. Nous jouissons d'un magnifique clair de lune ;—je retins mon cheval d'une main, et de l'autre, je présentai ma montre d'or à l'insensé que j'appelai doucement pour ne point éveiller ses soupçons. Il lâcha aussitôt la bride qu'il avait saisie d'abord, et se précipita vers la voiture. Je profitai du moment pour lancer le cheval, mais je le ralentis bientôt juste assez pour permettre à l'homme de me suivre à trois pas, avec l'espoir de me rattrapper. C'est ainsi que nous arrivâmes aux maisons du village, où je m'arrêtai et capturai mon poursuivant avec l'aide de quelques hommes qui se trouvaient là. Je vous assure que rien n'est affreux comme l'aspect de cet infortuné. C'est la plus hideuse créature que l'imagination puisse concevoir. Un gorille n'est pas plus laid, plus repoussant, plus infect. En outre, il est de haute taille et solidement charpenté. Nous avons eu bien du mal à le capturer. Son image m'est restée dans l'esprit comme un poids qui me pèse. J'en suis tout énérvé.

—Qu'est-il devenu ?

—Il est en route pour Beauport, sous bonne escorte. Cela m'a pris un temps considérable,—j'ai dû me mettre à la tête de l'affaire et aviser aux mesures à prendre pour la tranquillité de nos campagnes. Enfin, me voilà, n'y pensons plus.

N'y pensons plus est plus facile à dire qu'à exécuter. On y pensa toute la soirée.

Le soleil radieux du lendemain, veille des noces, se charge de dissiper le nuage. A midi on avait bien d'autres affaires en tête !

Louise avait pris, sous l'empire des circonstances, un air recueilli et grave qui ne l'empêchait nullement de vaquer aux préparatifs de sa toilette, la grande affaire du jour. Son cœur nageait dans la joie. Au milieu de mille distractions inévitables, elle trouvait, par échappées, le loisir d'arrêter son esprit sur le sujet principal de tout ce brouhaha. Elle se retrouvait, en dernière analyse, l'être autour duquel tournoyait tout ce monde, de parents, d'amis, de serviteur et de curieux. Le passé lui revenait par soubresauts, semblables à une suite de figures de panoramas, qui se posaient les unes après les autres devant les yeux de sa mémoire. La faculté

de se souvenir de tout le cours d'une existence dans un espace restreint de temps, est particulière aux âmes frappées de grands chagrins ou de grands bonheurs, comme aussi au moment de la mort. Les heures solennelles centuplent les agissements de notre vie intérieure; des mois et des années de notre existence sont absorbés en quelques minutes par l'activité prodigieuse de la pensée qui semble tout-à-coup se tendre hors des proportions humaines. Louise vivait derechef, cet après-midi là, toute sa vie d'enfance et de jeune fille, et, chose étonnante pour quelques unes de mes lectrices, aucun point noir ne venait assombrir le ciel si pur de ses premières années, lorsque sa pensée faisait un brusque retour vers le temps présent, ou vers les jours à venir. Elle aimait tant Ernest! ou, pour mieux m'exprimer, elle le connaissait si bien que l'ombre la plus légère, n'avait pu se mêler à ses réflexions.

Ernest éprouvait de son côté des sentiments analogues. Autant notre admiration se porte vers la noble et digne enfant qui demain sera son épouse, autant il est juste de le respecter et de l'admirer lui-même. A l'approche de ce grand jour, il pouvait dire hautement: mon bonheur n'a point de revers, point de tache, et le travail de toute ma jeunesse va recevoir sa récompense de la main de celle que j'aime plus que moi-même.

Une visite dans la soirée fut la dernière entrevue des deux jeunes gens. Le cœur plus gonflé que je ne saurais dire, ils se trouvèrent un instant seuls à l'heure de se séparer. Ernest, qui avait été d'une gaieté folle toute la veillée, saisit les deux mains de Louise qu'il embrassa une douzaine de fois tandis que sa fiancée lui disait moitié riante, moitié sérieuse; "Je vous invite à déjeuner, demain matin!"

\* \* \*

Onze heures sonnaient, lorsque Louise et sa cousine Mathilde se retirèrent dans leur chambre. Il avait été convenu qu'elles profiteraient de ce moment pour donner un dernier coup d'œil à la toilette de la mariée. Tout devait être examiné, passé en revue et mis sous la main pour être prêt au saut du lit. Voilà donc Louise qui fait descendre sur ces épaules et sur sa taille la belle robe étalée un instant auparavant sur le pied du lit. Ensuite les bijoux, après cela viennent le voile, la couronne de fleurs d'oranger, —et puis les poses que l'on essaie en badinant, quoiqu'au fond l'on caresse l'espoir de saisir au passage le secret d'une attitude savante, ou le dernier mot d'un geste artistique.

Il y avait de la belle et franche gaieté, ce soir-là, dans la chambre de Mademoiselle Dauzier. Par les fenêtres ouvertes qui donnaient sur la campagne, il sortait nombre de bons mots et d'éclats de rire. Si bien que minute sonna lentement ses douze coups en plein milieu d'une phrase commencée par Mathilde.

—Minute! s'écria Louise, voyons, cessons nos badinages, il faut être debout à cinq heures, ne nous attardons pas.

—Comme tu voudras, reprit sa cousine, déshabille-toi, ma princesse, tu ne t'en porteras que mieux car la chaleur est atroce. A-t-on l'idée d'une pareille bêtise! Choisir le mois de juillet pour se marier! C'est à faire suer un poisson.

—Bah! nous aurons de l'orage avant le matin, vois comme la nuit est noire et tiède, l'atmosphère est chargée. Avant l'heure du mariage, je te parie deux épingles que nous aurons regagné un temps frais délicieux.

—Je le souhaite, et en attendant je te demande où je dois placer ta robe, ta couronne, ton voile, tes mille choses qui m'embarrassent et que je ne saurais remettre sur le lit, puisque nous allons nous coucher dedans.

—Voilà qui est assez contrariant, je l'avoue. Demain au matin, il me faudra chaque objet sous la main. Ce sera impossible si je couche dans cette chambre; mettons plutôt ces choses sur ce lit. Je te propose de chercher comme moi un gîte ailleurs. Prends par exemple, le petit appartement ci-contre qui donne sur le jardin; moi je m'arrangerai sans misère du lit de camp de la bibliothèque.....

—Non pas! c'est moi qui le prendrai. Tu seras mieux dans cette chambre qui s'ouvre sur la tienne. Changeons, si tu veux.

—Changeons, ça me va. Tiens, un dernier baiser, et au revoir.

—Merci, ma bonne Mathilde. Je serai sur pied au point du jour, à moins que je ne dorme trop profondément, en ce cas venez m'éveiller...

—Oui! attendons-nous à cela, reprit Mathilde en rien bien fort. Est-ce qu'on dort le matin de ses noces, allons donc!

Et la rieuse enfant disparut sans écouter la réponse.

\* \* \*

Restée seule, Louise poussa la porte du petit appartement, compléta en un tour de main sa toilette de nuit et se coucha.

A cause de la chaleur qui était intense, elle n'avait pas songé à fermer la fenêtre, bientôt un courant d'air lui rappela le danger de la situation. Quoique son lit ne fut pas placé entre les deux ouvertures de la porte et de la fenêtre, elle crut avec raison qu'il était prudent de fermer l'une ou l'autre. En conséquence, elle se leva, poussa la porte, puis revint au lit. Au moment de s'y replacer, elle s'aperçut tout à coup qu'elle n'avait point fait sa prière.

"Mon Dieu, dit-elle en tombant à genoux, pardonnez-moi la distraction que je viens de commettre. Ma tête et mon cœur sont tellement pleins des choses qui se passent que le cours habituel de mon existence s'en trouve comme interrompu. Je vous conjure en ce moment solennel pour moi, de ne point m'abandonner, de me conserver dans votre amour et de me faire la grâce de continuer à compter sur vos consolations dans la vie inconnue qui va commencer pour moi. Faites que je sois pour mon époux, pour ma mère et mon père, pour mes parents, un sujet de contentement et de bonheur. Donnez-moi les forces nécessaires, pour traverser les épreuves qui pourraient se présenter, et conservez-moi jusqu'à la mort l'amour et le respect de celui que vous m'avez donné pour compagnon en ce monde, en attendant la vie de l'éternité bienheureuse."

Louise avait des larmes dans les yeux, tant elle priait avec ferveur. Cependant, le calme ne tarda point à s'établir dans ses pensées, et vingt minutes après, elle dormait. Il était minuit et demi.

CHS. AMEAU.

A Continuer.

## LE VOYAGEUR.

## I.

A quelques lieues en deça de la frontière des Etats-Unis, dans le comté de Shefford, se trouve un petit lac aux flots bleus, perdu dans la forêt. Ce lac, ou plutôt cet étang, comme son nom l'indique d'ailleurs, — *Roxton Pond*, — occupe un espace d'environ trois milles de circonférence, boisé de tous les côtés, et n'a, pour toute issue, qu'une petite rivière, ou mieux un ruisseau qui a conservé son nom sauvage de *Makouke*.

Rien de plus pittoresque, au clair de la lune, que cette nappe unie, reflétant dans ses eaux dormantes les sombres bois qui l'entourent.

Aujourd'hui, l'endroit est colonisé; un joli village s'est élevé à l'embouchure de la petite rivière qui alimente plusieurs manufactures florissantes. La hache infatigable du colon a déjà fait des percées qui laissent apercevoir, ça et là, le miroir du lac. Le bruit commence à se faire autour de ces solitudes poétiques que le souffle envahissant de l'industrie transformera bientôt en un foyer de fiévreuse activité. A mesure que le village augmente, la nature y perd de ses sauvages beautés, et le caquetage des commères remplace la chanson du chasseur et le bruit de sa pagaie qui seuls éveillaient les échos du lac.

Il y a trente ans, cependant, *Roxton-Pond* était encore une solitude, où trois ou quatre colons seulement, plus hardis que les autres, avaient élevé leur *log house*, au milieu de la forêt. Le printemps, toutefois, cette petite colonie s'augmentait d'une dizaine d'habitants *des bas* qui venaient, au commencement d'avril, passer une quinzaine dans le bois pour faire *les sucres*.

Ce territoire était alors composé, en partie, de *lots blancs*, c'est-à-dire de terres qui étaient censées n'avoir pas de propriétaires, et sur lesquelles le premier venu, pouvait, à un moment donné, s'établir, pour exploiter, soit les bois francs, en y faisant du sucre et du sel de potasse, soit les pruchières où les cédrières en y faisant de l'écorce ou des perches. Plusieurs même s'établissaient définitivement sur un lot blanc, quittes à l'acheter, plus tard du propriétaire, si jamais ce dernier se présentait.

Or, en l'année 1846, le nommé Joseph Jean, était venu s'établir de bon printemps, sur un de ces lots blancs, dans une petite cabane en troncs d'arbres, bâtie en pleine forêt, à quelques arpents du lac. Jean était un cultivateur ruiné des anciennes paroisses.

Nous avons, Dieu merci, de belles et de bonnes qualités, mais nous avons aussi, et malheureusement, de grands et de sérieux défauts. L'un de ces défauts, le principal, est l'entêtement dans la routine, et une horreur inexplicable pour tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une amélioration. « Mon père a fait ainsi, je dois faire de même. » Quand un de nos cultivateurs a lâché cette phrase

suprême, c'est son dernier mot, sa raison finale, il n'en revient plus.

Ainsi, vous voyez une foule d'habitants, qui, depuis trente, quarante, et même cinquante ans, sèment toujours le même grain dans la même pièce de terre, et mettent leur mauvaise récolte sur le compte des mauvaises années, quoi que vous puissiez leur dire au contraire. D'autres laboureront avec un couteau à la charrue, dans les terrains pierreux, ou feront des *planches* de six pieds de large, dans les terres élevées et bien égouttées, où des *planches* de trente pieds leur donneraient moins d'ouvrage et plus de profit. D'autres enfin, au lieu de mettre les pierres de chaque côté du champ et en faire une muraille sèche, ce qui est d'une grande économie sans guère plus d'ouvrage, s'obstineront à les mettre en tas au milieu du champ, et à labourer chaque année autour de cet obstacle grossissant, avec une constance désespérante. Indiquez-leur l'amélioration, tâchez surtout de la leur faire adopter : autant vaudrait leur parler de marcher sur la tête.

Joseph Jean était malheureusement un de ces hommes encroutés.

Possesseur d'un bien considérable, mais à demi épuisé par une mauvaise culture, il avait toujours persisté à suivre la vieille routine; et la récolte, de mauvaise qu'elle avait été d'abord, avait fini par devenir à peu près nulle. Comme, cependant, sa femme et ses deux grandes filles, moins routinières que lui, avaient adopté toutes les améliorations survenues dans les robes, les ombrelles et les chapeaux, il arriva ce qui arrive toujours : la chandelle, brûlée par les deux bouts, s'éteignit d'elle-même. Les chapeaux de haute couleur et les jupes à volants, au lieu d'attirer les maris, ouvrirent la porte aux hypothèques. Une fois qu'un cultivateur est réduit à emprunter, généralement, c'est un homme fini.

La terre de Joseph Jean fut vendue. Il prit alors le chemin du bois : triste fin pour les chapeaux à plumes des deux filles Célestina et Adamanta, et pour le superbe *castor* du fils unique Adjutor. Joseph Jean ressentit durement le coup qui le frappait; mais il refoula les larmes du découragement prêtes à jaillir, et fit bonne contenance en face du malheur.

— Il est pénible, se disait-il, d'être mis dans le chemin à quarante-cinq ans; mais avec du courage, et surtout avec l'aide de Dieu, je pourrai peut-être arriver à me tirer d'affaire.

Il y avait six mois qu'il était établi sur son lot, à *Roxton-Pond*, le soir du deux novembre, où nous prenons la liberté de faire pénétrer notre lecteur sous son modeste toit.

Durant l'été, Jean et son fils avaient abattu trois ou quatre arpents de bois et avaient vendu du *sel de potasse* pour une valeur de quarante dollars.

On ignore peut-être ce qu'était alors cette petite industrie. Le colon choisissait un endroit bien

fourni en bois franc. Il en abattait les arbres qu'il réduisait en cendres. C'est avec ces cendres que se fait le sel qu'il fallait aller vendre à neuf milles, et souvent à quinze ou vingt milles de l'endroit, aux commerçants qui en font de la perlasse.

Le colon faisait ce trajet à pied, à travers les bois, avec une auge remplie de sel, sur la tête. Le voyage durait de deux à trois jours et ne rapportait que quelques chelins.

Pendant ce temps, la famille se nourrissait de fruits et de gibier, l'été; mais l'hiver, on jeûnait de deux jours l'un, et souvent on n'avait pour toute nourriture, qu'une fort vilaine soupe faite avec des bourgeons de liard ou de bois-blanc.

La famille de Jean, cependant, avait été un peu moins à plaindre.

Autour du lac, les fruits et le gibier abondaient, et c'était une ressource précieuse pour les temps de gêne, qui forment la plus grande partie de toute l'année.

Les finances de Joseph Jean, néanmoins, étaient loin d'être prospères, et il voyait s'approcher, avec une certaine anxiété, la rude saison de l'hiver, pendant laquelle les fruits manquent, et la chasse rapporte peu.

Or, le soir du deux novembre, comme nous l'avons dit, la famille était réunie autour du poêle en tôle qui occupait le centre de la maison, et Joseph Jean fumait mélancoliquement sa pipe de terre cuite, pendant que sa femme, assise sur une pile de bois, s'occupait à raccommoder le linge de la maison.

Il était huit heures.

Au dehors, il faisait nuit noire, et une pluie froide, poussée par un vent violent, battait avec fureur contre la porte mal assujettie.

Les grands arbres craquaient sous l'effort de la bourrasque et mêlaient leurs plaintes monotones à tous les bruits sinistres du dehors.

Tout-à-coup, la porte s'ouvrit, — dans ces modestes demeures, on entre presque toujours sans frapper, — et un homme pénétra dans la maison, en refermant vivement la porte derrière lui.

— Tiens ! c'est Grignon, dit Jean, qui avait relevé sa tête; entre, mon ami, et viens te réchauffer un peu. Quelles nouvelles ?

Grignon était le plus proche voisin, demeurant à un mille sur la route.

— Il fait un temps de chien, dit-il, en secouant son bonnet tout trempé; ce n'est pas de refus; car le poêle s'endure, ce soir.

Il prit une bûche, et s'assit dessus, près du feu.

— Hum ? dit-il, tout en bourrant et allumant la pipe traditionnelle, des nouvelles, il n'y en a pas beaucoup; seulement que je voudrais nous voir rendus au mois d'Avril; l'hiver s'annonce dur.

— C'est justement, ce que me disait, tout à l'heure, ma femme Hélène, fit Jean; il y a bien du pauvre monde qui va souffrir. Encore, si le sel pouvait payer un peu; mais, en hiver, on n'en fait pas beaucoup, et on ne va pas le vendre comme on veut.

— Les deux gars de Michel à Pierre partent de demain en quinze pour les hauts. On dit qu'il va se faire bien du bois, cet hiver, à Bytown (1), et qu'il y aura de l'argent à gagner.

— Oui, oui; j'ai entendu parler de ça, dit Jean, pas plus tard qu'hier, par le p'tit Cabana qui a envie d'y aller. Il paraît que les bourgeois veulent faire gros d'ouvrage. On parle de dix piastres par mois, avec la nourriture.

Les petits Michel m'ont dit douze; mais dix est déjà beau; quoique, aufond, c'est rudement gagné. Même que j'étais venu pour vous en dire un mot, quoique ma bonne femme soit contre.

— Et elle a bien raison, dit Hélène, en s'approchant; pour les jeunesses, passe; mais pour les gens de votre âge, c'est pas un métier.

— Voyons, voyons, la femme, dit Jean, d'un ton doux, c'est pas par plaisir; mais faut vivre, ça c'est une chose sûre. — Moi, j'aime mieux plutôt aller travailler dans les *facteries*, (2) dit Adamanta.

— Et moi aussi, dit Célestina; ça fera deux bouches de moins, et on gagne gros, par là. ....

— Pas toujours tant que je vivrai, interrompit Jean. Il en part plus de sages qu'il n'en revient. Et puis, d'ailleurs, qu'est-ce que dirait Pitre, s'il te voyait partir pour là bas ?

Adamanta, à qui s'adressait cette dernière remarque, rougit jusqu'aux yeux et pencha la tête sur son ouvrage.

Les deux hommes se mirent ensuite à l'écart et et parèrent longtemps. La nuit était fort avancée et toute la famille était couchée l'orsqu'ils se séparèrent.

L'orage avait cessé; la lune brillait au firmament et un froid sec avait remplacé l'humidité glacée qui régnait au commencement de la soirée.

Joseph Jean avait été reconduire Grignon jusqu'en dehors du seuil.

— Ainsi, dit ce dernier, en donnant une poignée de main à Jean, c'est entendu; quoi qu'en disent les femmes, je puis compter sur toi.

— Tu as ma parole, et tu sais ce que ça vaut.

Grignon s'éloigna en sifflant, et Jean alla se coucher sur une peau de Buffle, près du poêle dans lequel il mit une bûche de hêtre sec.

(A CONTINUER.)

(1) Ottawa s'appelait alors Bytown.

(2) Du mot anglais *factories*, manufactures.

NAPOLEON LEGENDRE.



## MON VALENTIN.

(Traduit de l'Anglais pour "l'Album," par Joséphine C.....)

« Oh ! que j'aimerais à savoir qui m'a envoyé ce « valentin, » s'écria Katie Hearn en nous montrant une délicate enveloppe en dentelle.

« Je suis sûre de connaître cette écriture ! » reprit Clara Bell. « Il n'y a ici aucun mystère. » « Je n'ai jamais rien vu de si joli, » ajouta Lillian Fane, en exhibant un délicieux bouquet de fleurs d'orange. « Arrêtez, mes jeunes demoiselles ! » leur dit mon père, « ce n'est pas tout : Mademoiselle Fane, cette lettre est pour vous, « Sybil, » continua-t-il, en s'adressant à ma sœur, « cette autre t'appartient ; et « maintenant, j'espère que vous êtes toutes satisfaites. » « Ma petite Mabel, » reprit-il en se tournant vers moi avec un sourire empreint de tendresse et de gravité, « tu es la seule qui n'aie pas reçu de « valentin. A quoi Cupidon pense-t-il donc ? » J'essayai de sourire, mais un brouillard m'obscurcit la vue, et quelque chose qui me serra la gorge m'empêcha de répondre. J'étais debout depuis longtemps, guettant de la fenêtre de ma chambre, l'arrivée du courrier. Comme il avait tardé plus que d'habitude j'étais descendue dans la salle à manger à l'heure du déjeuner, et quand le *toc-toc* bien connu se fit enfin entendre à la porte, je cherchai de paraître calme, mais mon cœur battit violemment.

J'entendis un léger bruit dans le passage, et les rires étouffés des domestiques, lorsque le postillon entra avec une charge de lettres aux enveloppes dentelées, rosées et portant tout le même timbre de poste. J'en attendais une, j'y avais tant pensé !.... Car *quelqu'un* que j'aimais beaucoup avait un jour dit devant moi, combien il admirait la bonne coutume d'autrefois d'envoyer des valentins, et mon père lui avait répondu en souriant : « Ainsi Paul, quand « vous trouverez une jeune fille tout à fait de votre « goût, une des premières choses que vous ferez sera « sans doute de lui envoyer un valentin pour lui « marquer votre préférence ? »

« Oui, Monsieur, » avait-il avoué, « c'est précisément ce que je me propose de faire, » et il m'avait semblé dans ce moment que ses yeux noirs, s'étaient arrêtés un instant sur les miens, comme s'il avait voulu y lire quelque chose.

Ah ! ce n'avait dû être qu'un travail de mon imagination, car nous étions à la St. Valentin et il l'avait laissé passer sans un signe, sans un mot me disant que j'étais celle qui plaisait à son cœur difficile. La veille encore j'avais dansé avec lui et quand l'heure de se retirer fut arrivée, j'avais cru qu'il avait retenu et pressé ma main dans la sienne. Hélas je m'étais trompée !..... Je rassemblai donc mon amour et mes craintes, mes espérances et mes rêves, et je les renfermai dans le silence et l'oubli de mon pauvre cœur.....

Je ne fatiguerai pas le lecteur par de longs détails sur ma famille. Il suffit de dire qu'encore enfants,

Sybil et moi nous n'avions plus de mère, et même nous étions si jeunes alors que, l'image de sa douce et pâle figure s'était entièrement effacée de notre souvenir. Mon père ne s'était pas remarié, et nous habitions tous les trois une grande et belle maison dans un quartier aristocratique. Pendant plusieurs années, nous avions eu une gouvernante, mais, quand Sybil fut grande, elle voulut aller terminer son éducation à Paris. Mon père qui céda toujours à nos désirs consentit à son départ pour la capitale de la France, tandis que moi, n'ayant que dix sept ans, un an plus jeune que ma sœur, je fus élevée à la charge imposante de maîtresse de maison. Mon père qui était un riche marchand, avait fourni une carrière bien remplie. Devenu incapable de donner aux affaires autant d'attention que dans ses jeunes années, et quoique sa fortune lui permettait de se retirer du commerce, il n'avait jamais pu se résigner à renoncer entièrement au travail ; sa maison de banque et ses livres avaient une attraction invincible pour lui ; quelques personnes lui ayant conseillé de prendre un associé, il chercha et trouva un jeune homme qui pouvait partager avec lui les fatigues et les occupations qu'il aimait tant.

Un heureux hasard avait jeté sur son chemin Paul Lyndon, le fils d'un de ses anciens amis. Monsieur Lyndon était un gentilhomme aussi bien par son éducation que par sa naissance ; sa fortune n'étant pas considérable, il accepta avec reconnaissance l'offre généreuse de mon père d'entrer en société avec lui. Alors la vieille maison de commerce connue sous le nom de Dean & Cie., devint Dean & Lyndon.

Ce changement eut lieu trois mois après le départ de Sybil, et les trois années de son absence ne m'avaient pas paru trop longues, car Monsieur Lyndon, quoique refusant de venir rester avec nous, nous consacrait tous ses loisirs.

Je m'apercevais que mon père était devenu très attaché à son jeune ami. Il ne pouvait se passer de sa compagnie, ni rien entreprendre sans lui demander avis. Quiconque les aurait vus ensemble n'aurait jamais pu deviner que Paul n'était pas son fils bien-aimé.

Dans ses lettres, Sybil avait coutume de nous railler au sujet de *notre modèle* comme elle l'appelait. Mon père souriait doucement et disait :

« Ah ! attends qu'elle l'aie vu, et elle l'aimera peut-être plus que nous l'aimons nous-mêmes. »

Je ne pouvais comprendre pourquoi ces paroles me faisaient mal ; je savais seulement que je ne pouvais supporter l'idée qu'une autre eut pu se soucier de Paul plus que je ne le faisais.

Je ne pourrais jamais dépeindre Monsieur Lyndon, pas plus au physique qu'au moral, il faudrait une plume plus exercée que la mienne pour le faire. Un artiste n'aurait peut-être pas trouvé ses traits

tout-à-fait selon les règles de l'art, mais il avait chez lui un charme qui attirait tous ceux qui le connaissaient. La franchise et la limpidité de ses yeux noirs l'expression exquise de sa bouche qui annonçait si bien la tendresse et la fermeté, l'épaisse chevelure qui se relevait sur son beau front en faisait une tête qu'un peintre aurait rêvée. Son caractère était aussi noble que sa figure. Les qualités et les talents requis chez un homme d'affaires se confondaient chez lui à une imagination poétique et une éloquence naturelle qui donnait un attrait à chacune de ses paroles.

Quoique bien jeune encore, j'ai beaucoup vu le monde, mais Paul Lyndon a toujours été et sera toujours pour moi l'idéal de l'homme.

Nous attendions Sybil de jour en jour, et je ne cessais un seul instant de parler d'elle. Trois de ses compagnes de classe s'en revenaient avec elle, et mon père me lui fit écrire d'amener ses amies passer une semaine avec nous. C'est pourquoi le jour de la St. Valentin, notre demeure d'ordinaire si paisible fut égayée par des scènes bruyantes.

Le 13 de Février étant l'anniversaire de la naissance de Sybil, mon père voulut donner un grand bal en son honneur.

Inutile de dire combien cette prévenance avait été bien accueillie. A cette fête Monsieur Lyndon avait paru me porter tant d'attention, que j'avais osé croire que le lendemain m'apporterait un valentin.

J'avais cependant remarqué qu'il était enthousiasmé de Sybil. Comment aurait-il pu en être autrement ? elle était si brillante et si gaie ! Sa toilette parisienne était parfaite et lui seyait si bien ; de plus elle possédait au suprême degré le don magique et merveilleux de la beauté.

Ses cheveux d'un blond doré étaient tels que les anciens maîtres aimaient à les peindre et à en orner les têtes de leurs anges. Ses grands yeux d'un bleu foncé s'ombrageaient de longs cils ; ses traits étaient fins et délicats et son teint légèrement coloré. Elle était gracieuse dans ses mouvements comme dans ses paroles, et avec cela il y avait chez elle une pointe de coquetterie.

Revenue avec l'intention bien marquée de trouver Monsieur Lyndon désagréable, elle avait vu, dès leur première rencontre, tous ses préjugés s'évanouir sous l'attrait irrésistible de sa figure et de ses manières.

Le soir du bal, Sybil avait vraiment l'air d'une reine. Une magnifique robe en dentelle blanche retombait élégamment autour d'elle. Pour tout ornement, elle n'avait sur la tête qu'une guirlande de jasmin, et à sa ceinture qu'une rose blanche à demi cachée dans des feuilles vertes. Je voyais combien mon père était fier de sa fille chérie.

"Monsieur Lyndon, ne trouverez-vous pas ma sœur ravissante," lui demandai-je pendant la veillee ?

"Oh ! certainement," répliqua-t-il, c'est la plus aimable personne que j'aie jamais rencontrée, et elle a un petit air coquet qui lui sied à ravir."

Son regard la suivit avec admiration, et il me quitta, pour danser avec elle. En les regardant tous deux, je pensai n'avoir jamais vu un couple mieux assorti.

Quand la danse fut finie, il l'accompagna dans

la serre, et en passant près de moi je l'entendis lui dire :

"Bien, Mademoiselle Dean, je mettrai vos promesses à l'épreuve, car le temps viendra, où j'aurai une grande faveur à vous demander."

Je ne pouvais m'imaginer qu'elle était cette faveur qu'il voulait plus tard solliciter. Je n'éprouvai pas de jalousie, Oh ! non, j'aimais trop ma belle Sybil pour cela, mais je me sentis friste et malheureuse, et je brûlais de savoir, quelle grâce il attendait d'elle.

"Ah ! Paul," lui dit mon père en riant, quand il vint nous souhaiter le bonsoir après le départ de tous les invités, "rappelez-vous que c'est demain la St. Valentin."

"J'ai pris toutes mes précautions," répondit-il ; "j'espère qu'il n'y aura pas d'erreur."

Comment donc après ce que je viens de raconter n'aurais-je pas attendu avec impatience l'arrivée du porteur de lettres ? Mais ce fut une bien cruelle déception quand je m'aperçus, à la distribution des gentilles missives que j'avais été oubliée.

Je vis rougir Sybil quand elle ouvrit et examina son valentin. Elle ne me le montra pas de suite, car ses amies se préparaient à nous quitter ce matin même, mais quand elles furent toutes parties, et que notre vieille demeure eut recouvré sa tranquillité ordinaire, elle me rejoignit au salon.

Un recueil de poésies magnifiquement relié était sur la table. Il m'avait été donné par Monsieur Lyndon quelques mois auparavant. Sybil le prit négligemment, mais elle tressaillit en voyant l'écriture sur la première page.

"Mabel," s'écria-t-elle vivement, "qui a écrit ce nom-ci ?"

"C'est Monsieur Lyndon ; pourquoi cette question ?"

"Parceque c'est, cette même écriture qui m'a si fort intrigué ce matin. Mais en effet, tu n'as pas encore vu mon valentin ; viens avec moi."

Ce fut l'âme navrée que je la suivis dans sa chambre ; la joie et le bonheur semblèrent avoir disparu pour toujours de ma vie. Je reconnus l'écriture ferme et hardie de Paul ; en vérité il n'y a pas à s'y méprendre. C'était un valentin tel que je m'étais imaginée qu'il enverrait : une guirlande de fleurs d'oranger renfermant un véritable anneau en or. La petite strophe de vers était bien de lui....., ils exprimaient un amour vrai et profond, ne devant s'éteindre qu'avec la vie, et allant si droit au cœur qu'il ne pouvait venir que du cœur même.

Il la pria, si elle ne repoussait pas sa demande, de porter le soir même, sa fleur favorite, un camélias blanc. Il me fallut quelques minutes, pour raffermir ma voix, mes lèvres et mes mains tremblantes.

"Et que vas-tu faire ?" demandai-je enfin. La réponse était pour moi une question de vie ou de mort. Elle sourit.

"Tu es bien sûre Mabel," dit-elle que c'est l'écriture de ton ami ?"

"Tout-à-fait certaine."

(A CONTINUER.)

## LES FRÈRES TENEBRES.

(Suite.)

A peine avaient-ils pris place sur ces bancs hospitaliers qui accompagnent l'entrée d'un grand nombre d'hôtels, dans le faubourg Saint-Germain, que le pas d'un cheval se fit entendre au loin. Notre couple déguenillé ne prêta aucune attention à ce bruit : ce n'était pas un cavalier qu'il attendait.

Le cavalier s'approcha et s'arrêta juste en face de la porte cochère fermée. Le mendiant et la pauvre se tinrent chacun dans son coin, jusqu'au moment où le cavalier cria d'une voix impérieuse :

—La porte !

Alors ils tressaillirent tous deux, la pauvre et le mendiant. D'un même saut, ils furent sur leurs pieds ; d'un autre bond, aux côtés du cheval. Gaston fut saisi par les deux jambes, terrassé, poignardé et fouillé du haut en bas en un clin d'œil.

—Rien ! dit le mendiant.

—Rien ! répéta la pauvre avec un blasphème.

La porte cochère s'ouvrait. La pauvre et le mendiant jouèrent des jambes et, tout en fuyant, se dépouillèrent des haillons qui les couvraient. On eût pu voir alors, sous le prochain réverbère, deux hommes courant avec une égale rapidité : —un grand et un petit.

Quant à Gaston, ceux qui venaient d'ouvrir la porte le trouvèrent baigné dans son sang, à côté de son cheval immobile. Il avait la poitrine percée de deux coups de poignard,

### XIII.—LES TOMBES NOIRES.

M. le marquis de Lorgères fut quatre mois au lit, à la suite de ses blessures. Les coups étaient portés de main de maîtres : tous deux mortels, et Dupuytren put se vanter longtemps de cette cure. Dans l'intervalle, la réponse du prince Jacobyi vint à Paris, —datée de son château de Chandor, —et favorable. Comme on peut le croire, Mme. la princesse, tout en se fiant à la parole de M. le marquis, n'avait pas été sans prendre quelques renseignements auprès de ses cousins de Rohan, établis en Hongrie. Ceci faisait, en somme, partie de son devoir de mère. Les renseignements vinrent, comme la réponse du prince, favorables :

Le prince avait racheté ses terres ; le prince était, comme devant, un des plus grands seigneurs de l'empire d'Autriche.

Le mariage du marquis de Lorgères avec la princesse Lenor fut célébré à Szeggedin, au commencement de mars 1826.

Un des premiers jours du mois d'avril de cette même année, un petit vieillard au visage doux et débonnaire cheminait sur le grand chemin de Pesth à Szeggedin, traînant dans une charrette à bras un pauvre être qui ressemblait à un vivant cadavre et qui était, en outre, privé de la raison. Il y a, non

loin de Szeggedin, en remontant le ruisseau de Morzan, une fontaine où l'eau est blanche et qu'un petit minaret protège contre la poussière du chemin. L'eau de cette fontaine est sous la protection de saint Miklos et possède la vertu de guérir la folie. Le petit vieillard était un bon père qui venait ainsi de la campagne d'Ofen, charroyant son malheureux fils à petites journées.

Nos ingénieurs français ont placé depuis ce temps-là, quatre barres de fer parallèles, qui vont de Pesth à Bellegrade, en passant par Szeggedin. Il suffit de quelques heures pour traverser ces plaines immenses comme la mer. La dernière fois que j'ai vu Szeggedin, cet étrange village, qui contiendrait tous les clochers réunis du pays de Beauce, il y avait un ancien élève de notre Ecole polytechnique, qui était roi. Il jetait en passant un pont de mille mètres sur la Theiss : un magnifique pont pour la voie ferrée. Les ingénieurs autrichiens venaient regarder les travaux, exécutés par une fourmière humaine, où l'on aurait pu distinguer vingt races et qui parlait quinze langues. Je reconnus là que la confusion des langues ne fut pour rien dans le non-achèvement de la tour de Babel. Le pont sortait de l'eau, en effet, appuyé sur ses grandes colonnes tubulaires, et je vis un daguerréotype qui braquait déjà sur ses arches l'œil rond de sa chambre noire. Notre civilisation est là désormais, —quoique, à ce même voyage, j'ai vu des accusés et des condamnés, étendus tout nus sur la terre mouillée dans les caves de la forteresse turque, dont les murailles, flanquées de tours ventruées, regardent précisément ce pont parisien.

Mais on parlait déjà de bâtir une prison où les dalles seraient sèches...

En 1826, la grande route entraînait dans le village par un étang de boue en hiver, par un océan de poussière en été. La poussière de Szeggedin est célèbre en Hongrie, sa boue aussi. Les magyars ingénieux mettent bout à bout quelques planches pour traverser ces précipices, mais il est ordonné aux voitures de passer à côté des planches afin de ne les point user, et le piéton confiant qui ose y mettre le pied est à peu près sûr de faire la culbute.

Le père pieux, la charrette et le fils arrivèrent deux heures avant le coucher du soleil, dans cette plaine horriblement défoncée qu'on appelle la place de Joseph II et où s'élève la jolie église byzantine de Saint-Job. La charrette s'arrêta devant une sorte de caravansérail, portant pour enseigne un saint vêtu de rouge, et dont la cour intérieure, large comme une de nos places publiques, était bordée de galeries en bois vermoulu. Le petit vieillard demanda modestement la chambre la moins chère qui fût dans l'auberge, y déposa son fils et sortit pour faire viser ses

papiers au gouvernement. Son passe-port était au nom de Petroz Azzuth, marchand de cuir au Kaisersbad. La modesticité des auberges hongroises est généralement slave et par conséquent bavarde presque autant que le personnel des cabarets français. Avant l'heure du dîner, on savait toute l'histoire du bon petit Petroz Azzuth, qui amènerait son fils idiot à la fontaine de Saint-Miklos. Il avait bien besoin de la fontaine, ce pauvre grand garçon ! La fille d'auberge qui lui porta sa nourriture eut la charité d'entamer avec lui la conversation, pour le désennuyer quelque peu. Elle revint en disant : « Autant vaudrait causer avec Schwartz, le chien de garde ! »

La nuit était tombée déjà depuis longtemps, quand le petit vieillard revint. Il ne voulut point souper et monta tout de suite à sa chambre. A peine fut-il entré qu'il referma la porte à clef et rabattit les rideaux de serge de la fenêtre. L'idiot sauta en bas de son lit et arracha de son front une perruque jaunâtre qu'il avait. Vous eussiez reconnu d'un coup d'œil la longue et maigre figure de M. le baron d'Altenheimer.

— Sais-tu quelque chose, Bobby ? demanda-t-il vivement.

Bobby dépouillait sa robe sale, qui gênait ses joues roses ; il plongea la tête dans une cuvette d'eau fraîche et montra le joli visage de monsignor Bénédicte.

— Parbleu ! répondit-il, le pays n'a pas changé : ils sont toujours babillards comme des pies ! Je sais

l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin.

Le grand William s'établait sur le pied de son lit à fumer sa pipe de porcelaine.

— Marche ! dit-il.

— C'est bien le marquis, répondit Bobby en allumant un cigare. Il a donné le missel au vieux Jacoby, qui a racheté sa mesure....

— Alors, ils sont aussi voleurs que nous ! s'écria William. Car le missel ne leur devait que les cinq cent mille florins de la rançon de Lenor.... et il a fallu six fois cette somme-là pour racheter le domaine !

Bobby haussa les épaules.

— S'ils avaient tout gardé, répliqua-t-il, je leur pardonnerais presque, car enfin, chacun pour soi, n'est-ce pas ?... Mais dès que le vieux Baszin a eu son château, ses forêts, ses étangs et ses champs, il a remis toutes les hypothèques sur son domaine et emprunté juste la somme qu'il avait prise de trop dans le missel. Et avant même de célébrer le mariage de sa fille, il a déposé notre tirelire entre les mains du primat de Hongrie, l'archevêque de Gratz. On a fait publier la chose à Vienne, à Venise, à Stuttgart, à Paris, partout, et toutes les brebis que nous avions tondues sont arrivées, demandant leur laine !... Un pillage, quoi ! Il n'est pas resté un florin de notre pauvre trésor ! Et il n'y avait déjà plus rien, que les coquins réclamaient encore !

— Les misérables ! gronda William.

(A CONTINUER.)

## UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

V.

Le brick voguait alors dans une mer presque entièrement libre ; à l'horizon seulement, une lueur blanchâtre, sans mouvement cette fois, indiquait la présence de plaines immobiles.

Jean Cornbutte tenait toujours le cap sur Bremster, par le 70<sup>e</sup> degré de latitude ; il s'approchait déjà des régions où la température devient excessivement froide, car les rayons du soleil n'arrivaient que très-affaiblis par leur obliquité.

Le 3 août, le brick se retrouva en présence de glaces sans mouvements et unies entre elles ; les passés n'avaient souvent qu'une encablure de largeur. Le navire était forcé de faire mille détours qui le présentaient debout au vent.

Penellan s'occupait avec un soin paternel de sa fille Marie ; et, malgré le froid, il l'obligeait à venir tous les jours passer deux ou trois heures sur le pont, car l'exercice devenait une des conditions indispensables de la santé.

Le courage de Marie, d'ailleurs, ne faiblissait pas

elle reconfortait même les matelots du brick par ses bonnes paroles, et tous ressentaient pour elle une véritable adoration. André Vasling se montrait plus empressé que jamais, il recherchait toutes les occasions de l'entretenir ; mais la jeune fille, sans trop en savoir la raison, n'accueillait ses services qu'avec une certaine froideur ; on comprenait aisément que l'avenir, bien plus que le présent, était l'objet des conversations de Vasling ; il ne cachait pas le peu de probabilité qu'offrirait le sauvetage des naufragés : dans sa pensée, leur perte était maintenant un fait accompli ; il pensait donc que la jeune fille devait dès lors accoutumer son cœur à l'oubli, et remettre entre les mains de quelque autre le soin de son existence.

Cependant Marie n'avait pas encore compris les projets d'André Vasling, car, au grand ennui de ce dernier, ses conversations ne pouvaient se prolonger à son gré : Penellan trouvait toujours moyen d'intervenir dans ses entretiens, et de détruire l'effet des paroles d'André par les espérances qu'il rendait à Marie. Celle-ci, d'ailleurs, ne demeurait pas innocente.

cupée; d'après les conseils du timonier, elle prépara les habits de l'hiver; il fallut qu'elle changeât tout à fait son accoutrement: la coupe des vêtements de femme ne convenait pas sous ces latitudes froides; elle se composa une espèce de pantalon fourré, dont les pieds étaient garnis de peau de phoque; ses jupons étroits ne lui venaient plus qu'à mi-jambes, afin de ne pas être en contact avec les couches épaisses de neige, dont l'hiver couvrirait les plaines de glace; une mante en peau, étroitement fermée à la taille et garnie d'un capuchon, lui protégea le haut du corps. Dans l'intervalle de leurs travaux, les hommes de l'équipage se confectionnèrent aussi des vêtements capables de les abriter du froid; ils firent en grande quantité de hautes bottes fourrées, en peau de phoque, pour traverser impunément les glaces dans leurs voyages d'exploration. Ils travaillèrent ainsi pendant tout le temps que dura cette navigation dans les passes.

André Vasling, très-adroit tireur, abattit plusieurs oiseaux aquatiques, dont les bandes innombrables voltigeaient autour du navire; une espèce d'eiderdoks, et des ptarmigans fournirent à l'équipage une chair excellente, qui le reposa des viandes salées et du poisson.

Enfin le brick, après mille détours, arriva en vue du cap Bremster. Une chaloupe fut mise à la mer; Jean Cornbutte et Penellan gagnèrent la côte, qui se trouva absolument déserte.

Aussitôt le cap fut mis sur l'île Léopold, découverte, en 1821, par le capitaine Scoresby. L'équipage y aborda heureusement, et Jean Cornbutte poussa des acclamations de joie, en voyant les naturels du pays accourir sur la plage. Les communications s'établirent aussitôt entre eux et l'équipage, grâce à quelques mots de leur langue que possédait Penellan, et à quelques phrases usuelles qu'eux-mêmes avaient apprises des balciniers qui fréquentaient parfois ces parages.

Ces Groënlandais étaient petits et trapus, leur taille ne dépassait pas quatre pieds dix pouces; ils avaient le teint rougeâtre, la face ronde et le front bas; leurs cheveux, plats et noirs, retombaient sur leur dos; leurs dents étaient gâtées, et ils paraissaient affectés de cette sorte de lèpre particulière aux tribus ichtyophages.

En échange de morceaux de fer et de cuivre, dont ils sont extrêmement avides, ils apportaient des fourrures d'ours, des peaux de veaux marins, de chiens marins, de loups de mer et de tous ces animaux généralement compris sous le nom de phoques. Jean Cornbutte obtint à très-bas prix ces objets, qui allaient devenir pour lui d'une si grande utilité.

Il fit comprendre aux naturels qu'il était à la recherche d'un naufragé, et leur demanda s'ils n'en avaient pas quelques nouvelles: l'un d'eux traça immédiatement sur la neige une sorte de navire de forme très-compréhensible, et indiqua qu'un bâtiment de cette espèce avait, il y a trois mois, été emporté dans la direction du nord-est; il indiqua aussi que le dégel et la rupture des plaines de glaces les avaient empêchés d'aller à sa découverte; en effet, leurs pirogues fort légères, qu'ils manœuvraient à la pagaie, ne pouvaient tenir la mer au milieu des trains de glaces:

Ces nouvelles et ces désignations, quoique impar-

faites, ramenèrent l'espérance dans le cœur des matelots, et Jean Cornbutte n'eut pas de peine à les entraîner plus avant dans la mer polaire.

Avant de quitter l'île Léopold, le capitaine fit emplette d'un atelage de six chiens esquimaux, forts et trapus, qui se furent bientôt acclimatés à bord. Le navire leva l'ancre le 10 août au matin, et, par une forte brise, s'enfonça dans les passes du nord-est.

On était alors parvenu aux plus longs jours de l'année, c'est-à-dire que, sous ces latitudes élevées, le soleil, qui ne se couchait pas, était à son plus haut point au-dessus de l'horizon.

Cette absence totale de nuit n'était pourtant pas très-sensible, car la brume, la pluie et la neige entouraient parfois le navire de véritables ténèbres.

Jean Cornbutte, décidé à aller aussi avant que possible, commença à prendre ses mesures d'hygiène; les cabines et l'entrepont furent parfaitement clos, chaque matin seulement on prit soin d'en renouveler l'air par des courants; les poêles furent installés, et les tuyaux disposés de façon à donner le plus de chaleur possible: on recommanda aux hommes de l'équipage de ne porter qu'une chemise de coton, et de fermer hermétiquement leur casaque de peau. Du reste, les feux ne furent pas encore allumés, il importait de ménager les provisions de bois et de charbon de terre pour les grands froids.

Les boissons chaudes, telles que le café et le thé, furent distribuées régulièrement aux matelots matin et soir, et comme il était utile de se nourrir de viandes, on fit une chasse abondante d'une espèce de canards et de sarcelles, qui abondent dans ces parages.

Jean Cornbutte fit installer aussi, au sommet du grand mât, un nid de corneilles, ou tonneau défoncé par un bout, et dans lequel se tint constamment une vigie, pour observer les plaines de glace. Deux jours après que le brick eut perdu de vue l'île Léopold, la température se refroidit subitement, sous l'influence d'un vent sec; quelques indices de l'hiver furent aperçues. *La Jeune-Hardie* n'avait pas un moment à perdre, car bientôt les passes lui seraient absolument fermées; elle s'avança donc hardiment à travers ces plaines, qui avaient jusqu'à trente pieds d'épaisseur.

Le 3 septembre au matin, *la Jeune-Hardie* parvint à la hauteur de la baie de Gael-Hamkes, la terre se trouvait alors à trente milles sous le vent; ce fut la première fois que le brick s'arrêta devant un banc de glace qui ne lui offrait aucune issue et présentait au moins un mille de largeur... Il fallut donc employer les scies pour couper la glace; Penellan, Aupic, Gradlin et Turquette furent préposés à la manœuvre de ces scies, qui furent installées en dehors du navire; le tracé des lignes à couper fut fait de telle sorte, que le courant pût emporter les glaçons détachés du banc. Tout l'équipage réuni mit près de vingt heures à ce travail, les hommes éprouvaient une peine extrême à se maintenir sur la glace, souvent ils étaient forcés de se mettre dans l'eau jusqu'à mi-corps, et leurs bottes de peau de phoque ne les préservaient que très-imparfaitement de l'humidité.

(A CONTINUER.)

## LES MESAVENTURES D'UN LORD ANGLAIS EN CANADA.

Bien peu de vos lecteurs et encore moins vos aimables lectrices se rappellent le Montréal de 1837, les revues des nombreuses troupes sur le Champ-de-Mars et surtout les excentricités commises par ces beaux officiers des gardes—presque tous des lords et dont les uniformes étaient d'une richesse inouïe. Combien de petits cœurs timides ont battu à la vue de ces beaux grands soldats anglais lorsqu'ils foulaient les pavés de l'étroite rue Notre-Dame! Que de curieuses se glissaient, les soirs de mess, en face de l'ancienne citadelle pour entendre cette belle musique des gardes et voir flaner ces beaux officiers, le cigare au bec, sur le petit carré Dalhousie.

Comme ils étaient riches ces milords—que de dépenses folles ne faisaient-ils pas! On pourrait remplir l'*Album* durant une année si l'on voulait se faire le conteur des excentricités dont ces beaux officiers devenaient invariablement les victimes.

Racontons la mésaventure arrivée à l'un d'eux—que nous appellerons *Lord Boulingrog*. Ce milord, *Lord Boulingrog*, après avoir passé une partie de sa vie à voyager, à chasser, à parier et à se griser, se résolut de faire quelque chose de mieux, présumant, avec raison, qu'un homme qui possède trente mille livres de rentes, et n'a pas plus de quarante ans, peut trouver d'autres jouissances que celles dont nous venons de faire la nomenclature.

*Lord Boulingrog* n'était pas beau; il était petit et très gros; ses yeux étaient ronds et presque aussi rouges que ses cheveux; ses joues descendaient carrément dans sa cravate, et tout l'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de comique, malgré le sérieux national qu'il conservait habituellement.

Cependant, sous cette enveloppe grotesque, *lord Boulingrog* cachait un cœur accessible à l'amour, non cet amour léger et volage qui change à chaque instant d'idole; c'était un sentiment profond, une grande passion que milord voulait inspirer. N'ayant pas réussi à se marier dans sa patrie, *lord Boulingrog*, qui avait toujours eu un faible pour les dames Françaises, vint au Canada dans l'espoir d'y être plus heureux, et s'acheta un grade d'officiers dans les gardes.

Il y avait trois mois que milord habitait Montréal; il était assidu au théâtre, aux concerts, aux promenades, visitait les restaurants; il dépensait beaucoup d'argent et s'amusait peu, car son cœur sensible n'avait pas encore rencontré un cœur qui répondît au sien.

Un soir, comme il s'en revenait après minuit à son logis, *lord Boulingrog* entend des cris au moment où il entrait dans une rue peu fréquentée, la rue du Champ-de-Mars. L'Anglais est brave; il s'avance du côté d'où partent les plaintes. Bientôt il aperçoit une dame que deux hommes insultaient; il précipite sa marche et tombe à coups de poing sur les deux individus dont la conduite méritait une correction. *Lord Boulingrog* boxait parfaitement;

en fort peu de temps il a mis en fuite ses adversaires. Alors il veut revenir vers la dame qu'il a délivrée, comptant galamment lui offrir son bras; mais pendant le combat, celle pour qui l'on boxait avait commencé par se sauver du côté d'une assez belle maison en pierre de taille la seule dans cette rue où elle s'était empressée de frapper à coups redoublés.

Au moment où notre Anglais arrivait près de la maison, la porte s'ouvre, la dame entre, et se ferme aussitôt sur elle, en criant à son libérateur.

—Bien obligée, monsieur, je suis bien reconnaissante.

*Lord Boulingrog* reste devant cette porte qui vient de se refermer sur lui. Il trouve que cette dame l'a quitté un peu brusquement; le service qu'il vient de lui rendre mériterait quelques remerciements de plus. Cependant, ne connaissant point celui qui vient de la secourir, effrayée encore par le danger qu'elle a couru, la dame est excusable de n'avoir pensé d'abord qu'à regagner sa demeure.

*Lord Boulingrog* se dit tout cela en considérant toujours la maison de la dame inconnue. L'Anglais aurait voulu au moins voir la figure de celle pour laquelle il a boxé; mais il n'en a pas eu le temps. Il ne sait pas seulement si elle est vieille ou jeune; pourtant, à la légèreté avec laquelle elle a fui pendant le combat, il juge qu'elle doit être encore à la fleur de l'âge. Cette aventure a commencé d'une manière qui pique singulièrement la curiosité de l'Anglais; se trouver après minuit le défenseur d'une inconnue, se battre pour elle, tout cela commence comme un roman d'*Anne Radcliff* de sombre mémoire, et notre Anglais aimait beaucoup *les Mystères d'Udolphe*.

*Lord Boulingrog* ne peut se décider à s'éloigner de la maison dans laquelle est entrée cette dame. Les Anglais sont contemplatifs; il y avait plus d'une heure que celui-ci était en admiration devant cette porte cochère qui n'avait rien de remarquable; il y serait peut être resté jusqu'au jour, si une patrouille de trois hommes de police canadiens—armés chacun d'un fanal, ne fût venue le tirer de sa préoccupation.

—Que faites-vous là? dit le chef en s'approchant de celui qu'il voit immobile devant une belle maison.

*Lord Boulingrog* s'exprimait fort difficilement en français et ne le comprenait pas très-bien. Il a pris la question du chef pour une menace; en se retournant, il se voit entre deux hommes qui le menaçaient; Il croit que ce sont des camarades de ceux auxquels il a donné des coups de poing, qui viennent l'envelopper, dans l'espoir de venger la défaite de leurs amis. *Lord Boulingrog*, ne songeant plus qu'à se frayer un passage à travers ces nouveaux adversaires, commence par distribuer des coups à droite et à gauche, en s'écriant :

(A CONTINUER.)

## NOUVELLES DIVERSES.

On mande de Rome :

Le pape a accordé une longue audience à M. et à Mme de Courcelle ; il a reçu également plusieurs officiers de la marine américaine qui lui ont été présentés par le recteur du collège de l'Amérique du Nord. A la demande qui leur a été faite si le pape serait bien reçu en Amérique, un capitaine a répondu que l'Amérique serait trop honorée de lui offrir l'hospitalité.

Plusieurs cardinaux et Mgr Franchi, nonce du pape en Espagne, ont accompagné aujourd'hui le pape dans sa promenade dans le jardin du Vatican.

Au Caire, dimanche 25 janvier, pendant les fêtes du mariage du prince héritier et de la princesse Fatma Ahnen, l'aéronaute français a échappé miraculeusement à la mort, son ballon ayant crevé à 2000 pieds de hauteur.

Voici le récit de cette chute faite par Beudet lui-même :

Quand le ballon s'est déchiré, nous a-t-il dit, le baromètre que j'ai toujours pendu au cou marquait que je me trouvais à 2000 pieds de hauteur. Je regardai au-dessous de moi, et, voyant le creux, je me fis cette réflexion : Henri, mon ami, tu es fumé ! (Il y a des moments où il est permis de se tutoyer.) Alors je pensai à ma femme, à mon enfant, je leur dis adieu ! Et maintenant, du courage : ne lâchons pas le trapèze, et surtout ne perdons pas la boule.

Lorsque j'approchai de terre, je me pendis par les deux mains. Je vis que je descendais sur la terrasse d'une maison qui avait façade sur la rue : lorsque je n'étais plus qu'à 24 pieds environ, je lâchai tout en donnant une secousse pour tomber de côté et ne pas être recouvert par le ballon. Cela me réussit ; mais, au lieu de tomber sur mes pieds, je tombai le derrière sur le bord d'une table qui se trouvait sur la terrasse et qui se renversa.

Le coup me répondit au cerveau avec une violence inouïe ; mais sentant que je n'étais pas tué sur le coup, je voulus aller au bord de la terrasse pour crier à la foule qui était dans la rue que je n'avais rien de cassé ; ce me fut impossible, la tête me tourna, je m'évanouis et tombai sur la terrasse, la tête et les bras pendant au dessus d'une cour intérieure. On me releva. Le premier docteur qui vint fut celui de S. A. la reine-mère. Enfin, je l'ai échappé belle, ce qui n'empêche pas que je suis tout prêt à recommencer.

Il est rumeur que le marquis de Lorne et la princesse Louise se sont séparés, à cause de l'incompatibilité de leur caractère, que la princesse est entrée dans un couvent près de Windsor et que le marquis a quitté le territoire anglais. Aucune autorité ne vient à l'appui de ce rapport qui a besoin d'être confirmé.

Un correspondant écrit de Maxwell au *Mail* de Toronto, en date du 11 courant, qu'un meurtre atroce a été commis au village de Feverham, Canton d'Osprey, comté de Frey, Ontario. Il y avait dans ce canton un vieillard du nom de Beggs, qui recevait une pension du gouvernement. Il vivait seul avec son épouse. Ils avaient souvent des disputes mais étaient en assez bons termes dans l'ensemble. Ils n'étaient pas riches, mais vivaient bien.

Il y a quelques jours, Beggs ayant tiré sa pension, fit une fête qui dura plusieurs jours. Il n'avait plus de whisky dans la maison.

Enfin, vendredi de la semaine dernière, après que lui et sa vieille se furent déshabillés pour se mettre au lit, il ordonna à cette dernière d'aller lui chercher de la boisson ; elle refusa. Son refus devait lui coûter la vie. Le bonhomme, encore excité par la boisson, entra dans une grande colère, saisit une hache, se rua sur sa vieille compagne et lui en asséna un coup violent sur la tête. La lame de la hache pénétra profondément dans le crâne. Puis, il lui en donna un nouveau coup sur l'épaule, mais elle était probablement morte avant ce coup. Le vieillard mit alors le cadavre dans le lit et se coucha à son côté. C'est là qu'on le découvrit dix-huit heures après le meurtre.

Il fut bientôt arrêté, mais avant son arrestation, il but le contenu d'une fiole de laudanum, poison violent, afin de mettre fin à sa propre vie, mais il fut trompé dans son attente, car la dose de poison était si forte qu'elle agit sur lui comme émétique et il vomit le tout. Lundi de la semaine dernière, le malheureux vieillard a été conduit à la Prison d'Owen Sound, où il fut écroué en attendant son procès.

Il fut placé seul dans une cellule, et trois heures après on le trouva pendu au moyen d'un drap qu'il avait pris dans son lit.

Boisson, voilà un de tes coups !

Un souvenir de l'invasion dans la Champagne.

Une vieille dame d'Epernay logeait plusieurs sergents prussiens. Ceux-ci, avec leur urbanité et leur propreté ordinaires, avaient brisé ses meubles et craché sur ses tentures.

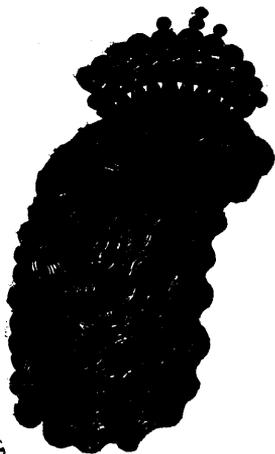
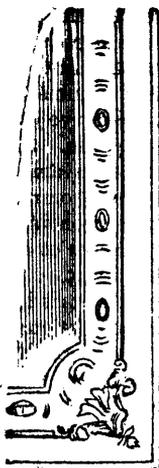
Au moment de quitter la maison, les sergents allèrent prendre congé de la propriétaire, qui se plaignit amèrement de leur sans- façon.

—Mais, madame, dit l'un deux en un français très-pur, vous n'avez pas dû être surprise de nos procédés, car enfin la France a déjà subi plusieurs invasions.....

—Vous avez raison, répartit la sexagénaire ; la France a cubi l'invasion des Goths, des Ostrogoths et des Visigoths..... Il lui manquait celle des saligots : elle a eue !—(*Figaro*).



No. 2.



No. 3.

Nos. 2 et 3.— COIFFURE DE POSTICHE AVEC PEIGNE D'EGAILLE.

Les deux dessins montrent le dos et la face d'une coiffure recouvrant la tête par derrière, de sorte que la grosse natte couronne le sommet. Les cheveux de devant peuvent à volonté être ondules ou bouclés; on ramène les bouts en arrière, où on les attache. Les cheveux de derrière sont disposés en une simple natte, servant à soutenir

la coiffure postiche, qui se fixe à l'aide d'un peigne et de quelques épingles à cheveux.



No. 1.

No. 1.— TOQUETTE DE PETITE SOIRÉE EN FAÏENCE VERT-RESÉDA.

La jupe, sans garniture autre que des nœuds en velours et en faïence vert-reséda, se fait à traine. Le corsage, terminé derrière par une lasque plate, est ouvert en carré, enrichi de dentelles de Chantilly et serré à la taille par une ceinture. Les manches à coude se prolongent par une manchette évasée, bordée de dentelle et retenue par un biais entouré en haut et en bas d'une petite dentelle assortie. L'ouverture du corsage, encadrée d'une fraise de dentelle blanche, se garnit d'un petit fichu en mousseline plissée. Les mêmes dentelles blanches ornent les sous-manches en mousseline. Une touffe de roses pare les cheveux.



No. 4.



No. 5.

## Nos. 4 et 5.—DEUX NŒUDS DE CEINTURE.

Ces ravissants nœuds, se portant de côté, sont attachés à une ceinture et servent à draper la robe ou la tunique.

Notre modèle, dessin 4, se fait en ruban gros grain rose pâle de  $6\frac{1}{2}$  pouces de longueur et en ruban de velours de même largeur. La ceinture, consistant en deux rubans pareils, mais larges chacun de 2 pcs. est doublée de tulle ferme. Les rubans, partant de la ceinture, ont chacun 8 pcs. de longueur. Le nœud se compose de deux coques roses, l'une de 21 pcs. de longueur, l'autre de 8 pcs. de deux bouts noirs biaisés au bord inférieur, de 21 pcs. et de 18 pcs. et d'une traverse noire de 5 pcs.

No. 5. Ce nœud, en ruban moiré bleu-myosotis, se compose de deux bouts effilés, l'un de 24 pcs. et l'autre de 18 pcs. de deux coques de 24 pcs. et de 13 pcs. et d'une traverse de  $3\frac{1}{2}$  pcs. de longueur. Le ruban a 8 pcs. de largeur ; on en emploira de  $2\frac{1}{2}$  verges à 3 verges.

Les différentes parties des nœuds sont disposées sur un morceau de tulle ferme.

## LA FEMME DE MÉNAGE.

Aimables et jeunes lectrices de l'*Album* lisez le petit entreilet suivant avec attention et convainquez

que non seulement du balais, mais le balais tout entier joue un rôle dans le ménage.

—L'*EVENING JOURNAL* d'Albany raconte qu'un jeune homme, nommé John Starkley, vient de recourir à une épreuve d'un nouveau genre pour faire choix d'une épouse. Son père désirait qu'il épousât la fille d'un de ses amis. Mais cet ami avait cinq filles, et le jeune homme se trouvait fort embarrassé pour faire son choix. Toutes les cinq lui semblaient charmantes et bonnes. Enfin il eût recours au procédé suivant.

Un jour qu'il était invité à dîner dans la famille, il eut l'adresse, quelques instants avant de se mettre à table, de placer sans être vu un balai entravé de la porte qui donnait entrée dans la salle à manger. Puis il attendit le résultat de son expérience.

Arrivée devant cette porte, l'aînée des jeunes filles passa bravement la jambe par-dessus l'obstacle et entra dans la salle à manger, la seconde en fit autant ; la troisième poussa le balai du pied ; la quatrième l'imita : la cinquième, qui était la plus jeune, se baissa, ramassa le balai et alla le déposer dans un coin.

C'est cette dernière que John choisit. Le mariage a été célébré, il y a huit jours, et jusqu'à présent, le jeune homme n'a pas eu à se repentir du choix qu'il a fait.

## COURRIER DE LA MODE.

On reprend décidément les bracelets. Bracelets en or mat, lourds, simples de formes, et pareils à chaque bras, pour toilette de ville, qu'on place sur la manchette du gant ; ou bien encore le modeste, mais élégant bracelet en buffle du Caire, le bracelet porte-veine, etc. On y assortit pour toilettes de visites l'agrafe du châle ou du manteau.

Les ornements en crêpe de Chine garnis de dentelles sont toujours en faveur ; ils donnent de l'égayement aux toilettes noires ou foncées ; toutefois il faut qu'un goût très-sûr dirige l'emploi de cette fantaisie, qui sans cela friserait de près l'excentricité.

On m'a déjà écrit pour avoir des renseignements précis sur l'écaille en général, et les ornements et peignes en particulier ; je suis très-flattée d'inspirer autant de confiance et je me fais un plaisir de répondre ici au désir manifesté.

Peut-on mélanger des fleurs avec l'écaïl ? Certainement, mais rappelez-vous-en au goût du coiffeur, le meilleur juge en cette circonstance. Il y a certains peignes qui sont faits à jour, de telle façon que l'on peut à merveille passer dans chaque cran du haut du peigne, des frisures ou des fleurs ; on arrive ainsi à faire la plus ravissante des coiffures, plus jolie à voir que facile à décrire. Généralement on met le peigne à la giraffe au sommet de la tête, un peu en arrière, de sorte qu'il ne dépasse

pas de beaucoup la coiffure ; quelquefois on le met sur le côté, en avant, avec un groupe de fleurs ou de plumes, il entre ainsi dans le pouff. Mais n'importe comment, ce peigne est utilisé ; on a par son entremise une coiffure élégante et d'une valeur réelle.

J'ai rarement vu une mode prendre avec autant de *furia* que celle des peignes en écaïlle, et des fleurs et diadèmes du même genre. N'importe à quelle fête on assiste, grand dîner, soirée, théâtre, on y trouve les femmes élégantes et jeunes, coiffées du peigne dit Espagnol. C'est du reste une économie toute trouvée pour les femmes qui vont un peu dans le monde ; le peigne à la giraffe occupe assez de place dans la coiffure pour qu'il y ait besoin de beaucoup autre chose, une fois l'acquisition faite, on en a pour longtemps. Les fleurs en écaïlle sont également d'un concours précieux ; avec ces accessoires élégants on peut se coiffer très-facilement et d'une façon très-recherchée. L'écaïlle n'est pas la première chose venue, elle a son prix et ne peut craindre par conséquent que le commun des mortels s'en empare trop vite.

Parmi les nouveaux peignes il y en a de plusieurs grandeurs, le grand format, le moyen et le petit. Le premier ne peut guère être mis qu'avec une toilette de gala, son élégance un peu osée le bannit de l'ordinaire. Le *moyen* est le peigne des personnes

plus timides, ou bien si vous aimez mieux, c'est celui que vous pouvez mettre toujours, enfin le petit peigne espagnol est maintenant adopté par tout le monde, on ne se sent pas le moindre scrupule pour le porter. Pour mon goût, c'est le peigne *moyen* que je préfère, c'est celui que j'ai choisi. Vous-même, Madame, avant peu vous aurez un peigne à la girafe, je vous le prédis! Une élégante serait perdue de réputation si elle n'en était pas coiffée.

Les chapeaux, en général, se portent en arrière; mais les femmes qui ne tiennent point à être remarquées n'exagèrent pas ce genre.

Presque tous les chapeaux ont un bord plus ou moins élevé et retroussé en manière de diadème, et ce bord est presque toujours recouvert de velours.

A ceux qui ne l'ont pas, on pose au bord de la passe un ruché de dentelle ou une torsade de turquoise en velours; parfois, une rose ou toute autre fleur est mise tout en dessous du chapeau et reposant sur les cheveux.

Les ailes de coq, de corbeau, de faisan ou d'oiseaux exotiques, se retrouvent sur presque tous les chapeaux, sortant d'un nœud ou formant la base d'un bouquet de plumes ou d'une aigrette; parfois, tout cela est réuni sur un même modèle, sans pour cela y faire confusion.

Les plumes couteaux, les pompons et les oiseaux des îles partagent la même faveur.

Signalons à nos abonnées un modèle qui nous a semblé charmant pour jeunes filles ou mise négligée de dame.

C'est le chapeau créole; ce chapeau, qui est rond, se fait en feutre, en castor, en peluche de soie ou en velours; sa calotte est plate et assez relevée; ses bords sont hauts et retroussés; sa garniture consiste en une torsade de foulard fond bleu marine, brun, vert bronze, violet, etc., semé de pois blancs. Le modèle que nous avons sous les yeux est recouvert en velours bleu marine; sa torsade, en foulard, est du même bleu avec semé de pois blancs; cette torsade se ferme du côté droit sous un gros nœud cravaté à longs pans simplement ourlés (le pan de derrière est plus long que celui du côté); de la traverse de ce nœud sort une aile de coq fuyant derrière.

Le même modèle, pour jeune femme, est en feutre noir; son fonds est un peu conique. Le fichu de foulard qui l'entoure est de couleur écrue avec un large cadre ponceau. La pointe de ce fichu, coquettement repliée, remonte devant sur la calotte; le reste du fichu se drape autour et se noue simplement derrière, sans coques, en formant deux longs bouts. Une touffe de plumes noires, éclairée d'une aile ponceau, orne le côté gauche de ce modèle.

Les coiffures en cheveux, dites à racines droites, ne se font pas toujours dans la stricte acception du mot:

Les unes s'échaffaudent en gros nœud, en boucles à marteaux ou en larges nattes plates formant diadème; mais d'autres laissent échapper une ou deux longues boucles, retombant sur une épaule, ou une large mèche ondulée, frisée dans le bas, ombrageant le derrière du cou.

Les bandeaux en écaille ou orfèvrerie se posent à peu près à mi-hauteur de la coiffure; tandis que les nœuds, touffes de plumes ou de fleurs, se posent presque au sommet.

Les plumes surtout, qui sont, cet hiver, la coiffure par excellence, se posent tout en haut, et se nomment aigrette Marie-Antoinette.

Il ne faut pas se dissimuler que les toilettes sans tuniques ni polonaises gagnent du terrain; mais ce n'est pas au profit des robes longues que le *costume* sera quelque peu délaissé. Un troisième larron est survenu: c'est celui que l'on appelle la robe mixte. Celle-ci se compose d'un jupon de même longueur que celui du costume et d'un corsage à basques longues, rondes ou pointues, parfois s'étageant en deux rangées par derrière, et d'autres fois s'annexant, soit un *pouff*, soit deux très-longues écharpes se nouant une seule fois (nœud sans coques) au bas et à quelque distance de la ceinture. Plus le jupon est garni, plus le corsage est relativement simple.

La garniture de la robe mixte est invariablement soumise à cette loi: tablier garni perpendiculairement, tandis que les autres lés sont garnis horizontalement; la garniture du tablier se compose de cinq plis, lisérés si l'on veut, posés perpendiculairement, — ou bien de trois ruches plates, — ou bien de rubans de velours, encadrés d'une étroite dentelle ou d'une toute petite frange assortie.

La garniture des autres lés se compose de volants de hauteur facultative ainsi que leur nombre; seulement de ce nombre dépend, comme je l'ai dit, la combinaison du corsage. Quand le jupon est garni de petits volants qui recouvrent la totalité de sa hauteur, jusqu'à la ceinture, le corsage se contente de s'adjoindre une basque plate, ronde ou pointue, fendue ou non fendue. Si les volants restent dans la région inférieure sans aspirer à s'élever jusqu'aux sommets (exemple bien rare et bien honorable), le corsage s'annexe, soit des basques plus compliquées, soit un *pouff*, soit les grandes écharpes ci-dessus mentionnées, et dont la longueur est presque égale à celle du jupon. Le *tablier*, (c'est-à-dire le devant du jupon) est toujours bordé sur chaque côté d'un biais, qui marque bien nettement la séparation d'avec les autres lés, séparation déjà indiquée par la différence des garnitures, qui, je le répète, sont toujours perpendiculaires pour le *tablier*, toujours horizontales pour les autres lés. En outre des volants, ces garnitures se composent de ruches plus ou moins larges et plates, de bouillonnés, généralement plats (vrai refuge pour la poussière); enfin, de biais en moire, placés indifféremment sur la faye ou le cachemire. On dispose de la façon suivante les hiais dont la largeur est de 9 lignes environ. Le tablier est bordé de chaque côté par un biais de moire ayant au moins 13 lignes au plus 15 lignes de largeur. Entre ces deux biais servant d'encadrement, on pose des biais pareils, mais ayant seulement 7 lignes de largeur, se rapprochant du haut presque à se toucher et s'écartant du bas. Ces biais de moire produisent l'effet de rayures; pour les autres lés, ces biais ont chacun 9 lignes de largeur; ils sont posés horizontalement (bien entendu) et séparés les uns des autres par un intervalle égal à leur largeur. Leur nombre est absolument facultatif. Cette garniture se pose aussi bien sur le tiers que sur la moitié ou même la totalité de la hauteur du jupon.

On choisit la moire destinée aux biais de même teinte que la robe, ou bien de nuance plus foncée,

mais toujours appartenant à la même couleur. Pour ces *découpages*, on peut parfaitement employer un taffetas quelconque, teint et *moiré* par le teinturier; j'ai vu préparer une toilette de ce genre en cachemire vert-de-gris assez clair (toilette de printemps) avec biais en moire de nuance plus foncée que le cachemire. Le corsage, à grandes basques par derrière, est ouvert par devant sur un gilet carré, très-long, fait tout en même moire.

La mode des *tabliers* autrement ornés que les robes permettra à l'économie de se glisser dans cette combinaison. On fera bientôt des *tabliers* en étoffe autre que celle de la robe, unie, si la robe est à rayures, rayée, si la robe est unie. Le gilet sera pareil au tablier dans ce cas, et ainsi se trouvera allégée la dépense causée par l'emplette d'une robe, outre que l'on pourra composer celle-ci de deux robes anciennes.

La mode ressemble assez à une jeune fille, que l'on croit vieillir prématurément en la produisant trop tôt.

Et cependant, quelques-unes de nos lectrices semblent si lassées des pouffs et des polonaises, que, charitablement, nous allons soulever, pour elles, le coin du voile encore abaissé sur les modes nouvelles.

Le pouff expire, nous l'avons déjà dit, mais cela n'empêche pas les femmes qui ont des robes à pouff (et qui n'en a pas?) de les porter et d'être très-bien avec; même observation pour les polonaises, dont la vogue n'est peut-être pas aussi près de finir qu'on veut bien le dire.

Ceci consolera les femmes accoutumées et peu changeantes, qui ne quittent qu'à regret, et le plus tard possible, les modes qu'elles ont adoptées. Aux autres, au contraire, à celles qui ont soif de nouveautés, nous dirons que les femmes à la mode porteront, ce printemps, des robes sans pouffs et sans basques ornées de très-larges ceintures retombant en grosses coques sur le côté, avec une garniture quelconque disposée en quille sur le côté opposé.

On dit aussi que certains costumes auront un aspect très-masculin; mais ces données, encore très-vagues, se répètent jusqu'ici sous toute réserve.

Pour le présent, on réduit les pouffs, on les rétrécit, et, au lieu de les prendre dans une seconde jupe, on les forme très-modestement avec le haut de la jupe unique, que l'on coupe un peu plus longue à cet effet.

Nous avons vu en ce genre une délicieuse robe de jeune fille, en faille rose très-pâle; sa jupe, à demi traîne, est unie au bas; deux gros nœuds en moire, posés de chaque côté, très en arrière, font bouffer le haut de ses plis en manière de pouff, tandis que sur son tablier sont disposés cinq larges ruchés découpsés, avec un ruché de tulle de soie dans le milieu.

On revient également aux escarcelles ou aumônières, qui se font en velours avec entourage de passementerie ou riches broderies.

Les boucles de toutes sortes font fureur dans les garnitures:

Boucles d'acier, de vieil argent, boucles dorées, boucles de nacre; les unes carrées, les autres ovales, d'autres toutes rondes, sans compter les formes de fantaisie indescriptibles.

Ces boucles s'adaptent à des nœuds de moire ou de velours; et cet été, cela est certain, nous les verrons figurer, surtout celles en nacre, sur les costumes de toile.

A propos, on ne porte plus du tout, ni dehors, ni chez soi, ni en négligé, ni en toilette, de boucles d'oreilles à pandeloques, ce que je regrette infiniment; mais il faut se soumettre et renfermer dans ses écrins toutes ces jolies fantaisies que la mode avait créées comme boucles d'oreille. On s'en est bien moqué, et c'est peut-être à cause de cela qu'on les a tant aimées, à présent qu'on les laissait vivre en paix au grand jour, on n'en veut plus, et on les relègue dans un coin! Si j'étais philosophe je dirais que les choses et les hommes subissent quelquefois le même sort! .....

L'éventail a subi un changement dont il faut dire un mot: il a *grandi*. Ce n'est plus la mode de s'éventer avec un petit éventail comme ceux des années précédentes, on se *donne de l'air* maintenant avec un éventail assez large, lorsqu'il est déplié, pour cacher la figure ou le corsage de la personne qui s'en sert! Est-ce joli? Je ne le trouve pas; mais, au point de vue artistique, on peut de cette façon avoir un travail plus complet et qui coûte infiniment plus cher!

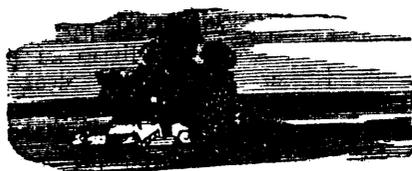
JEANNINE.

#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les malheureux qui manquent du nécessaire ne sont point nés coiffés.

Laid malheureux qui manque du nez C serre nœud son poing nez coiffés.

#### REBUS.



VAC  
VAC

